

SATIRE

UN ASTRE DU SIÈCLE

Vraiment, maudit esprit, tu veux me faire pendre !...
Après "Le Parvenu," que tu viens de pourfendre,
Ne peux-tu maintenant retrouver des exploits
Dignes d'être applaudis par ta modeste voix ?
Pourquoi ne pas chanter le vainqueur de Manille ?...
Mais tu poursuis encor quelque triste vètille !
Laisse enfin la critique et le fier avorton,
Que tu veux caresser du bout de ton bâton :
Tu n'es pas maréchal ! Si l'on voit ton audace,
On pourrait bien tantôt te montrer la besace !
— Ah ! Quel "dude" superbe ! — Encor ! Te tairas-tu !
N'attaque pas du moins un homme bien vêtu.
Ce parfait gentilhomme a de faciles rentes ;
Viens admirer plutôt ses manières galantes...
L'autre jour, chez gros Pierre, il brillait au salon !
— Quoi ! Je célébrerais cet aimable frelon !
Tu veux rire de moi. Vois plutôt la houssine
Caresser gentiment sa vaillante poitrine.
Ah ! Si Molière encore existait de nos jours,
Chez lui tu le verrais inspirer ses discours,
Nous dire la grandeur du précieux "dudisme"
Dont l'ordre tout nouveau naquit du crétinisme
Sur les monts verdoyants de l'imbécillité,
Aux souriants zéphirs d'un esprit frelaté.
— Me faudra-t-il toujours combattre ton génie
Qui d'un insolent vers sans cesse s'ingénie ?
— Et moi, je suis confus d'avoir à régenter
Un cadavre impuissant, que je ne puis dompter !
Puis, lorsqu'un ostrogoth, perché sur ses échasses,
Le monocle dans l'œil, veut affronter les Grâces,
Il faudrait adorer le somptueux camail
Qui décore le chef de ce fameux bétail
Dont l'ordre est un mystère au bon naturaliste
Et qui fut inconnu même au mythologiste.
Un honnête homme enfin ne saurait applaudir
Ce crûste qui, havtatin, vient chez nous s'ébaudir.
J'admets, il est bien vrai que sa monomanie,
Ses habits gracieux lui donnent le génie
D'un héros aux regards de plus d'un idiot,
Mais aux yeux du bon sens il est toujours pierrot ;
Et si parfois son cœur veut soupirer sa flamme,
Il devient le bouffon d'une intrigante dame
Qui, s'amusant d'abord de son air délicat,
L'envoie à la fin paître aux champs du célibat...
Ne l'as-tu jamais vu danser la ritournelle ?
Quels entrechats mignons germent dans sa cervelle ;
Ses gestes gracieux, son visage grippé
Rappellent les plaisirs d'un vaillant constipé.
Sa jambe, noblement moulée en sa culotte
Dont le tissu répand des flots de bergamote,
Est un chef-d'œuvre d'art digne d'un fier héron ;
Son maintien me remémore les héros de Scarron.
Pratiquant le proverbe : " Il faut savoir se " traire,"
Vous lui montrez en vain l'à propos de se taire.
Enfin logeant le diable au fond de son gousset,
Ce roi de notre siècle est un "peigne" complet.
— Mais tu deviens méchant ! — Je n'en pourrais trop dire,
Punir un insolent n'est certes pas médire.
— Te crois-tu sans défaut pour vouloir régenter
Les vices des humains ? Je ne puis t'écouter,
Entonne un autre chant... — Au héros de Manille ?...
Hélas ! Pour voir sa gloire il faut une lentille,
Car, tu le sais, caché derrière un éventail,
Il devint pour l'Espagne un rude épouvantail
Qui la fit tressaillir jusqu'au cap Finistère,
Et tous ses vieux vaisseaux criblés par ce tonnerre...
— Assez, tu ne sais pas applaudir ce vainqueur
Dont les États-Unis ont vanté le grand cœur
En un hymne puissant. N'attaque pas sa gloire
Et confesse à la fin qu'il a pris la victoire.
— Souviens-toi que " Tout ce qui reluit n'est pas fort,"
Et que l'honneur parfois nous vient pendant qu'on dort.

J. de Legault.

LA VIERGE ET L'ÂME PURE

A ma cousine Yvonne

I

C'est le soir d'un beau jour de mai.
Là-bas, mollement étendu au sein d'un riant vallon
que dominant les alléghans, le petit village de Sainte-
Luce regarde, d'un œil distrait, s'allumer à tour de
rôle les premières étoiles.
Soudain, une légère brise, une de ces brises enchan-
teresses qui nous enivrent, nous grisent de parfums,
vient chuchoter à l'oreille des villageois de bien har-
monieuses, mais non moins étranges formules.

Sentant aussitôt la fatigue engourdir leurs membres,
on les voit pencher la tête, un murmure à peine per-
ceptible erre sur leurs lèvres, ils s'endorment en se
recommandant au bon Dieu.

Pas le moindre bruit ne vient troubler la profonde
quiétude qui règne en souveraine sur les hauts sapins
de la montagne comme sur le brin d'herbe qui, sous
son ombre, abrite l'infime bestiole. On n'entend rien,
si ce n'est, à des intervalles assez prolongés, quelque
chose comme des frôlements d'ailes et les soupirs des
harpes angéliques...

Tout éblouissante de splendeur, une nuée lumineuse
vient d'apparaître

Faisant glisser un voile
Sur le front de l'étoile.

Elle s'abaisse, s'abaisse... la brise nous apporte les
fragments d'un hymne céleste et je ne sais quoi de
mystérieux qui vient jeter le trouble dans l'âme.

Les sons que l'on entendait dans le lointain devien-
nent de plus en plus distincts : les anges, s'accompa-
gnant sur leurs harpes, chantent ce chant si suave :

*Tota pulchra es, Maria ! et macula originalis non est
in te.*

La nuée est déjà parvenue au terme de sa course
rapide. Elle éclate tout à-coup et se répand en une
pluie de lumière. Entourée de milliers d'anges, portée
sur les ailes des chérubins, l'on voit s'avancer au
milieu de sa gloire la Vierge des vierges...

Oh ! qu'elle est belle dans sa chaste tunique, sous
son manteau parsemé d'abeilles d'or ! Un diadème
étincelant de pierreries orne son front, son visage est
radieux, ses bras sont étendus comme pour répandre
des bienfaits.

Avec quel amour ne regarde-t-elle pas ce pays dont
elle s'est constituée la dévouée protectrice !

La sainte phalange poursuit sa marche à travers
l'espace, et les cœurs célestes se pressent auprès de la
Mère aimable, chantant sans cesse : *Tota pulchra es,
Moria...*

II

A cette même heure, sous un berceau de chèvre-
feuille, une jeune fille se tient agenouillée.

Vêtements blancs, chevelure brune, visage où se
marient la couleur de la rose et celle du lis, traits en-
core empreints du cachet de la grâce du baptême, voilà
ce que nous dévoile l'astre des nuits dont le disque
argenté brille en ce moment au-dessus du berceau.
Cette jeune fille toute ravissante, c'est Yvonne, l'âme
pure : car tel est le surnom que l'on accorde à cette
candide enfant qui semble une fleur tombée du par-
terre des cieux.

Elle a quitté les plaisirs, les amusements des gens
du monde pour venir prier devant l'image de Marie.

Alors que mugets, violettes ont fermé leur calice,
que les cieux sur les lèvres vermeilles de ces fleurettes
laissent couler mille gouttes de rosée, Yvonne, de son
cœur, calice le plus riche qu'il puisse y avoir, exhale
aux pieds de la Vierge le parfum de ses prières.

Les yeux remplis d'une sainte flamme, la tendre
enfant tient sans cesse ses regards attachés sur l'image
de la Madone ; si parfois elle les détourne de ce ta-
bleau, c'est pour les fixer à la voûte sublime, siège de
la félicité suprême.

Tantôt sa prière est pour ainsi dire la plainte
d'une âme exilée qui aspire à revoir sa patrie, tantôt
on la voit la tête élevée, les mains jointes, et sur la
face les marques d'un indicible bonheur...

Qu'il fait bon ! qu'il fait bon là-haut, s'écrie-t-elle,
comme si la Vierge pour son enfant chérie avait
soulevé un coin du voile qui cache le parvis des
cieux.

Enfin on l'entend s'écrier, pleine d'enthousiasme :
" O Marie ! ô ma reine ! ô ma mère ! vous servir,
vous seule et toujours !... "

Maintenant elle reste là immobile et les paupières à
demi-closes... Brisée par la fatigue et l'émotion,
Yvonne s'est endormie.

Cieux, vous si pleins de munificence pour la flore
des champs, sur cette fleur des jardins du divin
Maître, répandez votre rosée : *Rorate coeli de super.*

III

Pendant qu'Yvonne, agenouillée, dort entre les bras
de son bon ange, une brillante lumière remplit le
berceau et s'étend sur tout le jardin.

Les tendres fleurettes ont relevé leur tige, ouvert
les yeux, et le gentil oiselet, croyant la nuit déjà
écoulée, a commencé les premiers trilles de ses riches
mélodies.

Yvonne, Yvonne, prononce une voix douce, douce
à faire couler les larmes.

A ces mots, la jeune fille tressaille, son visage s'en-
flamme, elle pousse un cri d'allégresse : " O Marie !
ô ma mère," et tombe prosternée aux pieds d'une
dame d'une grande beauté qu'escorte une troupe de
jeunes gens dont les vêtements sont plus blancs que
la neige.

C'est la Vierge avec ses anges. Oui ! c'est la Vierge
des vierges qui vient s'entretenir avec l'âme pure.

Yvonne est toujours là, prosternée, qui se confond
en prières et en hommages.

La mère de Dieu la relève bien doucement, la sou-
lève dans ses bras, la presse sur son cœur ; et les anges
étonnés se disent entre eux : " Voyez donc, comme
Notre-Dame l'aime ! "

L'auguste souveraine, s'adressant à la jeune fille, lui
parle avec toute la tendresse d'une mère :

" Mon enfant, en cette nuit où je viens sous le toit
de chaume et dans le palais des rois effleuré de mes
lèvres le front des créatures candides et chercher à
attendrir le cœur endurci des pécheurs, c'est vers toi,
la première, que je suis accourue, et cela parce que tu
m'as le plus aimée.

" Yvonne, tes prières, tes supplications ont eu à
mes yeux un prix inestimable ; j'accepte le sacrifice
que tu me fais de tout ton être. Tu es à moi, oui ! à
moi pour toujours.

" Vois maintenant comment je sais récompenser ta
confiance. J'ai attiré sur toi les regards de mon divin
fils et tu es devenue pour lui l'objet de grands
desseins.

" Réjouis-toi, réjouis-toi du haut degré de gloire
auquel ton Dieu a bien voulu t'élever.

" Tu seras du nombre de celles qui, revêtues de la
livrée d'innocence, chantent devant le trône de
l'agneau les louanges du Tout-Puissant. Sans cesser
de m'appartenir, tu seras l'épouse du Christ. Reçois
cette couronne d'immortelles, la couronne de tes fian-
çailles, prends dans tes mains ce lis et que jamais la
poussière de la route n'en ternisse la blancheur ;
accepte ce chapelet. Ce sera comme une tresse de
roses toujours fraîches épanouies que, pendant le
temps d'exil qu'il te reste à passer sur la terre, tu
effeuilleras dans mes temples."

La Vierge baise au front son enfant privilégiée ;
accompagnée de la troupe céleste, elle s'envole vers les
cieux, tandis que deux anges, portant sur leurs ailes
la belle jeune fille, vont déposer l'âme pure sur sa
couche virginale !

Et la Reine des anges, s'élevant dans les airs, di-
sait encore :

" Au revoir ! au revoir ! enfant, là-haut ! "

Le lendemain, comme une fleur qui, dès l'aube, se
lève vermeille, Yvonne se rendit au sanctuaire de
Marie pour consacrer sa virginité.

Les esprits célestes, la voyant venir, chantaient par
delà les nues : *Beati mundo corde, quia vitam æternam
possidebunt !*

LUSCINIUS.

PENSÉES SUR LA MODE

La mode ne change que pour changer.
On ne peut résister à la mode ; c'est un torrent qui
entraîne tout.

Quelque ridicule que soit la mode, il est encore plus
ridicule de ne pas la suivre.

Il est impossible de se faire une idée des sacrifices
que les femmes peuvent s'imposer pour parvenir à
suivre les modes ; elles s'élèvent parfois jusqu'à l'hé-
roïsme, et se privent des choses qui paraissent les plus
indispensables.